

# *Il Volantino Europeo n°11*

## *Janvier 2006*

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Budapest, décembre 2005

©Jean-Yves Feberey

### Hommage à Véronique Dutriez-Federmann

Nous sommes dans la période des fêtes\*. Si on est chrétien, c'est l'anniversaire de Jésus, une bonne date à fêter. Si on est juif, c'est Hanoukka, c'est aussi la fête. Et si l'on ne croit en aucun dieu, on fête le bonheur de se retrouver ensemble, avec tous ceux qui s'aiment. On se rappelle les bons moments et on se promet que l'an prochain sera encore meilleur...c'est ainsi tous les ans. Mais cette année, Noël n'a plus le même goût : Véronique nous manque, à nous et à tellement de gens qu'elle a aidés, soutenus, pour qui elle s'est battue. Elle était une âme lumineuse. Elle était là quand il fallait, pour éjecter le découragement et le désespoir quand ils cherchaient à se manifester. Avec Georges et Véronique, rien n'était vraiment triste et tout valait la peine de se bouger parce qu'on n'était jamais abandonné.

Véronique, celui qui t'a fait ça, c'est à nous tous qu'il a fait du mal, à Georges, à vos enfants et à tant de gens pour qui tu étais la vie. Tu avais la foi ; alors je peux te le dire : ton absence me donne le regret de ne pas croire à une vie d'après. Ce serait si bon de pouvoir croire qu'on se reverra. Même si c'est nulle part, emporte notre amour. C'est le meilleur qu'on puisse te donner et tu l'as bien mérité.

Jacqueline Simon (Marly)

\*Texte rédigé pour le *Volantino Europeo* fin décembre 2005

## Anne Rupture

*Nul n'a vécu s'il n'a été écorché vif, c'est de Goethe.*



S. Bartolomeo Scorticato, Duomo di Milano, 2005

Anne,  
Rien, pas un mot, juste un énorme vide. Tu es partie sur ton nuage, intouchable, dans ta boîte de jolie poupée, dans ta cage. Je n'ai plus aucune place dans ton temps. Tout est pris par ton projet, un peu fou. Tu réponds encore et toujours au désir de ta mère qui te barre l'accès à la vie et tu te débats en biaisant par ce projet d'adoption. Tu poursuis la haine que voue encore à ce jour ta mère vis-à-vis de ton père. La haine d'avoir succombé à la pression du groupe, de voir les années passer et de coiffer Catherinette, d'avoir épousé par nécessité, sans amour, et de ne pas avoir pu le quitter, par manque de courage, et de te faire porter le chapeau. Tu n'y es pour rien. C'est juste le regard, le jugement de l'Autre qui a tué le désir chez ta mère, la crainte du jugement et la honte. Elle ne

s'est pas rendue compte que l'on a qu'une vie et qu'on ne repasse pas les plats.

Cet homme qui n'avait pour seul tort de n'être que ce qu'il était, un homme et non un prince charmant et couvert d'or. Ça n'existe que dans les contes de fées.

Je pense qu'elle te déteste aussi parce que tu pourrais lui porter ombrage, toi la noirette, la gitane, *ma petite gitanas*. Tu aurais pu trouver ce qu'elle cherchait, et ça, elle ne le tolérerait pas. Tu as trouvé le biais, en effaçant le conflit. Telle la Vierge, tu restes pure et l'enfant sera merveilleux. Tu n'as pas le droit de vivre ta vie tu es restée sa chose.

Elle a été plus forte que moi. Je dois te quitter, je dois t'oublier, pour ne pas en crever, ne pas déchirer mes tripes, ne pas flamber mon estomac qui se noue et ma gorge qui se serre.

Tu l'as dit, ton temps est pris. Je pars, je n'ai pas le choix. Les portes se sont refermées. Je quitte cette porte où j'étais assis. Porte interdite par ce gardien de la Loi qui nous a barré la voie. J'avais mon père tu as ta mère, deux ogres chacun à leur façon. A l'ombre de ces arbres rien ne pousse.

Va, ce qui me tue c'est que je tiens encore à toi. Là où tu es forte, c'est que tu te suffis à toi-même, ou presque. Pousse la porte avant qu'elle ne se referme...

J'essaierai de ne plus te téléphoner. Je dois te quitter. J'ai joué gros. J'ai perdu, mais j'ai quand même gagné, parce que j'ai vécu. Et pourtant tu sais que tu es dans une prison, mais même en te donnant les clefs, tu n'en sortiras pas facilement. On connaît trop bien son enfer pour le quitter. L'angoisse de l'inconnu, le risque. Jouer. La vie est un jeu où même celui qui perd gagne, parce qu'il a vécu. Celui qui ne risque rien, à qui rien n'arrive parce qu'il se met en position défensive, est déjà mort.

Je retourne dans ma niche, et toi dans ta boîte. Sors !

Akfak, Paris, au milieu de nulle part, 2005

## La Montre



Milan, décembre 2005

Matines sonnaient mal à propos, trop tôt, trop tard, de place en place innombrables, comme dans la pensée qui se déréglaît, et je fus sans points de repère dans la cité prémonitoire.

Mes hôtes, les bons apôtres rieurs, se retiraient derrière l'écran des persiennes, ricanèrent sans raison en poussant les verrous. Mais je troublais leur sommeil à matines confondues avec n'importe quoi, je méritais les rires douteux sur mon chemin de veille et de seuils barrés par jeu, à cause du temps qu'ils n'avaient plus. Pourquoi moi, disait la voix, quel jour, quelle heure nouvelle ? Mon cours bien réglé de sentinelle épousait celui du temps, dans la perspective des portes, dans la suite des demies et des heures qui s'en allaient sous l'horizon, me laissant fort dépourvu, dans l'anarchie des matines confuses. Plus tard, plus bas, difficile à dire, j'avais dû perdre le principal à je ne sais quel moment de ma ronde régulière. En effet, ma compagne, ma plus fidèle amie, la montre à mon poignet depuis toujours, ne s'y trouvait plus présente, fixée comme avant, et l'heure commune s'égarait n'importe où, en amont, en aval des rues en pente et des caniveaux. Et rien, naturellement, rien dans ma poche ou de l'autre côté, chose certaine, elle avait lâché sans retour, elle manquait pour de bon. Les rouages des matines se détraquaient

sûrement au fond de la rigole qui courait le long des trottoirs, et plus je remontais dans la sombre perspective, moins je m'y retrouvais, ayant fait demi-tour, tête baissée, comme le dernier incapable au cœur du dernier dédale des eaux usées, où l'heure et la date jouaient à cache-cache. Depuis, je pataugeais, noble quête avec tout-à-l'égout, un pied dans le ruisseau, en dépit des éclaboussures. Maintenant, de bas en haut et retroussant la manche de sa chemise, le roi était nu, depuis. Mais depuis quand, et quoi, et comment donc ? Cruel rappel à la réalité, les faux dieux repoussaient les verrous et montraient sans pudeur leurs goussets rien de moins que dépeuplés, parce qu'ils étaient vides, qu'il n'y avait rien dedans. D'en bas, source profonde, ou bien d'en haut, je partais à l'envers des rues qui ne menaient à rien, tandis que les autres sortaient de leur sommeil troublé par erreur. Ceux-ci, joyeux et chevauchant, menaient au même endroit le sabbat des sorcières. Par la poche ouverte, ils se saluaient, se parlaient en enfourchant leurs manches à balai, manière pour eux de célébrer le culte de l'anarchie, ils pouvaient aller au diable, au premier principe, au plus proche à ce niveau, mais toute la troupe, griffes, plumes et malédiction, rentrait au bercail des bonnes gens saisies par le démon de midi. Non, au contraire, ils enjambaient le clocher de l'église, désignant la bonne heure qui s'y trouvait marquée, juste au-dessous de la girouette. C'était l'heure juste pour les passants, pour les âmes en peine qui n'avaient pas de montre à leur poignet. En réalité, l'horloge de la religion était aussi nulle que les démons surplombant le cadran. Car si l'heure y était, bien visible maintenant, bien présente au fond de l'impasse, elle restait, la même plus tard, inchangée. Le temps ne passait plus les intervalles inscrits sur l'une ou l'autre montre, celle de leur sabbat immobile, ou la mienne, chose regrettable. Les faces narquoises déploraient nos

matines aux aiguilles mélangées. Comment faire, avec les poids et contrepoids s'entremêlant pour rien ? Difficile était la réponse, de mauvais nœuds de corde tordaient la mécanique en dépit du bon sens, et tout s'enrayait, les vieilles ficelles lâchaient comme le bracelet de la montre qui avait fait mon poignet veuf en trompant ma vigilance. Le temps malheureux s'étranglait dans les rouages en désordre, je le regrettais, je devenais comme elle, comme la girouette figée. Sur qui, sur quoi compter ? Toute la sarabande était bouche bée, aussi sage maintenant que des statues de sel.

A la toute dernière extrémité, il fallait pourtant remettre en marche le premier moteur des astres, invoquer le premier principe, l'universel, pour tous usages. Fallait-il, les yeux fermés, compter pour passer le temps ? Jusqu'à dix, jusqu'à cent ? La chose était facile, un vrai plaisir. De un à cent, le temps passa, et l'affaire fut faite, quoiqu'un peu brève, avec, sous les paupières, des points de repère chichement comptés.

La nuit tomba noire à la fin de mon petit exercice, ou j'avais eu des yeux trop lents à se rouvrir sur un clair de lune propre et pure. Cette face ronde et sans aiguille marquait l'heure à mon intention, pour moi qui la cherchais par les soupiraux, dans les bouches d'égout. Là-haut, les faux dieux riaient de bon cœur : ironie, ignorance, ils comptaient sur leurs doigts, et rien ne se passait, les chaînes qui s'enroulaient à leur index tendu étaient dépourvues de montre.

Malgré l'heure impossible et mes nombreux ridicules, par un nom épelé à mi-voix, par une invite exprimée à hauteur d'homme, je m'égarais de place en place, où toutes les églises en panne d'horloge me lorgnaient du coin de l'œil de la religion. Les esprits menteurs disaient des poèmes, et ce peuple d'artistes devenait le cortège des ombres gratuites marchant sur mes talons.

Au pire endroit mal famé de l'allée des pas perdus, on tenait boutique ouverte en pleine nuit, on charmaient le passant par une

devanture de bouts, de pots, de morceaux décollés, tout un fatras en liquidation. Ce commerce, pour quelles fournitures ? Il y avait de quoi rire, et les ombres derrière en faisaient autant, faux dieux pouffant toujours des avantages grotesques à des prix de misère.

Ce commerce de peu s'étalait pauvrement dans le clair-obscur des rayonnages. Ma troupe d'apôtres ridicules pouvait se retrousser comme avant, poursuivre sa routine salace, puisqu'il n'y avait pas de montre parmi l'ossuaire de porcelaine, sinon celle, bouffie et sans aiguilles, blanche et pure dans la boutique.

La lune ? Elle flottait quelque part au-dessus de la caisse enregistreuse, des mains que je voyais mal s'agitaient à mi-hauteur, de l'autre côté du comptoir.

Ce personnage d'énigme s'offrait le plaisir de nouer plus fortement les lacets du fastidieux labyrinthe, et sa nature absurde riait de la mienne qui s'inquiétait de l'heure. Tout ce qu'il possédait, rêves malsonnants au fond de son tiroir-caisse, il s'en défaisait pour moi, c'était clair, encore plus net quand je me penchais pour mieux voir sa maigre recette. Mais commerce de quoi ? De son article pervers ? La face lunaire se fendait d'un large sourire, formulait tous les vœux, désignait la chose, le premier principe de l'harmonie universelle. Dans cette position rare, ceinture dénouée, pantalon sur les chevilles, il m'offrait son naufrage exhibitionniste, comme de juste à titre gracieux.

Les rayons de l'idylle tombaient sur la fête inouïe, sur son heure inventée, fine fleur de la boutique, sitôt dehors, déjà cueillie à l'extrémité de sa verge. Le temps trouvait ridiculement sa juste mesure, à petites secousses, entre les pans de la chemise froissée. Pour achever son déballage, la chimère s'accroupit sur ses talons, si bien que je l'eus à mes pieds, beau masque de cire, sorte de lune éclaboussée qui se tenait mal au beau milieu de l'échoppe. Je m'en allais d'instinct par les chemins de la vaisselle en miettes que le boutiquier



m'avait donné à considérer, trop tôt, trop tard, en vidant ses caisses, faisant faillite instantanément.

Les matines à l'envers serinaient un refrain d'aubade nocturne dans la réserve, dans l'enceinte parfaite de l'arrière-boutique. Cette chambre était pour celui qui n'en avait pas, pour l'homme en fin de compte, dont le corps vivant, à moitié vivant, exhibait un bras démuné, et pour moi, pour m'accueillir, il me le montrait, celui-ci, aussi nu que le mien. J'avais son bonheur infirme en pleine nuit, et je l'ai pris, si maigre, c'était son pauvre bonjour, salut d'en bas pour tout mot de passe. L'ayant pris, j'ai mesuré, de un à cent, le pouls de son poignet qui filait à l'excès. Rien de plus sec et froid à l'arbre sans vie,

je comptais pourtant, je crois, sous la face bouffie de personne. La bienveillante illuminait l'idylle, et moi, penché, tout dévoué à son service, j'étais le docte palpant les pierres. J'ai serré longtemps son écorce, puis la moitié de vie qui me revenait s'ajusta, me prenant sur le fait. Les matines furent sa prière, comme le pouls de son artère aussi perdu que l'autre dans les caniveaux, en panne de temps dans les ruisseaux des places.

Le laisser-aller sans nombre finissait, il finit sa ronde cocasse.

L'horloger d'Arcueil, 2005

## La haine pour Madeleine\*



Marisa Fiumano, Milano, 2005 ( Photo JY Feberey)

Je voudrais profiter de cette invitation à parler de la violence des hommes sur les femmes pour faire un commentaire d'un film qui m'a touchée. Il s'agit d'un film sur la violence à notre époque, y compris celle que les hommes exercent sur les femmes. *Mary*, le dernier film d'Abel Ferrara, réfléchit sur notre égarement et sur notre besoin de religion, c'est à dire l'illusion (trop) humaine de donner du sens à la vie. L'histoire se déroule en parallèle à New York et à Jérusalem et presque toujours dans le noir ; le son est fait par des bruits inquiétants, ceux qu'on entend dans nos villes plus ou moins toutes en état de guerre et dont on a désormais l'habitude. Toutefois, mis à la place du son, ils

produisent de l'angoisse et un état d'alerte permanente. Le spectateur est donc toujours dans l'attente d'une catastrophe qui ne manque jamais de se produire, tandis qu'hommes et femmes s'agitent, impuissants.

Mary est une actrice qui interprète Marie de Magdala, dite Madeleine. Après le tournage à Jérusalem d'un film *Ceci est mon sang* sur la vie de Jésus, un film spectaculaire et sacrilège, elle refuse de revenir dans sa ville de New York et se met à errer dans la Ville Sainte, presque en état de délire. Elle a interprété Madeleine, disciple du Christ, ni l'amante, ni la prostituée comme le voudrait sa légende, mais disciple préférée, bien qu'elle soit une femme, et auteur de son propre évangile. C'est comme ça que l'a voulu le metteur en scène du film dans son film, et à la fin du tournage, elle n'a plus voulu sortir de son rôle, elle a continué à habiter son personnage, y trouvant finalement du sens. La religion, qui a toujours la fonction d'assurer du sens à la vie, est désormais devenue le dernier refuge dans un monde violent, à Jérusalem comme à New York : c'est le message du film qu'on peut comprendre sans le partager.

Il s'agit aussi d'un film qui mériterait bien d'autres commentaires, mais il me sert de prétexte pour dire qu'on ne peut pas parler de la violence des hommes sur les femmes hors du scénario de violence mis en place dans notre modernité, où la violence est exercée partout, où les pactes sont violés, les droits humains les plus élémentaires piétinés et où même la mort, j'oserais dire, perd sa valeur de limite. Nous vivons dans un monde dans lequel il y a tellement d'horreur que nous n'arrivons même pas à en éprouver l'horreur, ni à en être indignés. Le manque de perception de l'horreur est dû, à mon avis, en bonne partie au fait que la violence dans le monde, nous l'apprenons par les médias qui réduisent tout à la fiction et au virtuel. On n'arrive plus à distinguer entre le réel, l'imaginaire et le symbolique qui le noue et c'est pour ça que nous montrer l'horreur ne suffit plus à nous horrifier.

On peut, bien sûr, comme l'a fait Abel Ferrara, montrer cette horreur et construire autour d'elle un discours. Cela nous oblige à nous voir en reflet dans la déréliction de ceux qui sont filmés par la caméra. C'est bien ce qui m'était arrivé en regardant la séquence diffusée par un journal télévisé - et que le film nous propose à nouveau, - peut être la plus horrible que j'aie jamais eu l'occasion de voir, dans laquelle un enfant qui s'était blotti contre son père, lui aussi terrorisé, attend d'être fusillé. Ce qui lui arrive après une interminable seconde et nous, les spectateurs, sommes obligés de subir la mort « in diretta », si insupportable. D'autant plus que le père manque le geste qu'on attendrait, de protéger par son propre corps le fils qui - on s'en aperçoit par sa posture puisqu'il est collé à son géniteur - même s'il est dans la terreur et s'attend d'être sauvé par lui.

A ce scénario barbare qui nous montre un père dégradé jusqu'à l'abjection pour ne pas avoir fait le geste, peut être inutile mais symbolique, de protéger son fils, s'oppose celui qui encadre le fils du Père, celui que Madeleine cherche dans les rues de

Jérusalem et sur le Golgotha (là le film est tourné en pleine lumière).

Je ne crois pas qu'on puisse parler de la violence des hommes sur les femmes sans tenir compte d'un monde qui est désormais sans règles et où même la dialectique, la conflictualité entre les hommes et les femmes, ont perdu leurs connotations habituelles.

Est-ce qu'on peut séparer le scénario cru que le film nous oblige à regarder de la vieille et bien connue conflictualité entre les sexes ? Est-ce qu'on peut réduire la prévarication des hommes sur les femmes, question toujours actuelle, à une question de « buona coscienza » ou « auto-coscienza » masculine ? Il reste, bien sûr, que chaque homme devrait prendre à son compte l'altérité des femmes, la peur qu'elle produit et la tentation de l'annuler ou de la *mettre à taire*\*\* (mais on est dans le noir et dans le froid quand la féminité est écartée, n'est ce pas ?).

Je veux dire, *in fine*, que la violence exercée sur les femmes aujourd'hui n'est plus la violence patriarcale contre laquelle s'insurgea le mouvement des femmes, elle ne s'insère pas à l'intérieur d'un pacte social qui, même s'il pénalise les femmes, a quand même des règles. Il s'agit, au contraire, d'une violence sans règles qui frappe au hasard les plus faibles et parmi eux les femmes. Et les femmes, c'est ce qui nous dit Abel Ferrara, plus que les hommes, ont la capacité de vouloir s'en sortir, de se remettre en route... dans les ruelles de Jérusalem, par exemple, à la recherche d'un maître, d'un homme, à qui pouvoir en fin faire confiance, c'est à dire à qui adresser son amour et livrer son âme. Rêve d'hystérique, peut-être ? On ouvre un débat ? De toute façon je le propose.

Marisa Fiumano (Milan)

\*Version légèrement modifiée d'un article à propos de la violence des hommes sur les femmes parue dans *Liberazione*, quotidien communiste italien

\*\* Nous avons délibérément maintenu cet italianisme très parlant, puisque *mettre à taire/terre* pour *faire taire* est évidemment très éloquent. [NDLR]

## Merci aux trublions de banlieue

« *Quand les mots sont partis sur la toile, ils mènent leur vie.* »

Merci de quoi ? - Très simple ; comment avez-vous pu ne pas y penser ? Merci de nous avoir débarrassés de la grippe aviaire, qui nous avait, elle-même, sortis de l'inondation en Louisiane. Ainsi vont les médias, de la saturation à l'abandon par trop plein. Une nouvelle catastrophe chasse la précédente...si elle se déroule avec paroles et musique. Ne nous ennuyez pas avec un tremblement de terre au Cachemire ; rien à voir. Ils n'ont même pas de vêtements folkloriques, ni de Dalai-Lama. Rien à voir, on vous dit. Et après ? Les Noirs de La Nouvelle-Orléans reconstruiront, seuls, loin des caméras, c'est sans intérêt. Le battage autour de la grippe aviaire ne reprendra que si un européen a la bonne idée d'attraper le virus. Sinon ? Les consommateurs-rois continueront à boudier le poulet, des

## Ça kel Noël !

La lourde porte de bois plein émit une sourde plainte qui annonçait bien d'autres plaintes étouffées par les murs du bâtiment. Elle s'ouvrit. Une frêle jeune fille entra. Elle s'appelait Anne. Elle avait 23 ans. Elle portait un pantalon en velours finement côtelé beige, taille 12 ans, un twin-set beige clair, elle avait le visage beige pâle et des longs cheveux beiges foncé. Elle était accompagnée par sa mère et une femme en blanc.

Anne se crut dans une église. Le sol était composé de grosses pierres noires et grises. Les plafonds étaient très hauts ainsi que les fenêtres. De chaque côté de l'entrée, un petit lavabo en forme de bénitier se trouvait sous une voûte en plein cintre. Le bâtiment était démesurément grand et les personnages qui s'y agitaient paraissaient tout petits. À travers une

éleveurs de volaille seront ruinés ; sans importance, puisque ceux qui ont des capitaux les ont déjà réinvestis dans les bovins - par chance, l'ancienne catastrophe de la "vache folle" est passée de mode - ou dans l'aquaculture, très tendance. N'en parlons pas, l'argent n'aime pas la publicité. Bientôt, les jeunes des banlieues n'auront pas eu le temps de croire aux belles paroles de ceux qui prétendent changer leur vie; ils auront retrouvé la haine et leur triste quotidien, d'ici à la prochaine explosion que nous contemplerons avec un étonnement indigné, nous aurons oublié la précédente. Pendant ce temps-là, les Cachemiri continueront à mourir ignorés, à réclamer sans succès les hélicoptères indispensables aux secours, et la guerre, aux quatre coins de la terre, continuera à tuer ... du haut des hélicoptères. Le monde est un tissu d'absurdités mais rien ne vaut la

vie.  
Salut et Fraternité.

Jacqueline Simon (Marly, 59)

porte-fenêtre, Anne vit dans le jardin un petit chat noir avec lequel elle entra immédiatement en sympathie. Il n'y avait pas besoin de parler haut et fort, il suffisait d'un geste, d'un clignement de paupière, d'un battement de la queue pour se comprendre.

Le personnel était en blouse blanche et les pensionnaires étaient habillées selon leurs moyens financiers et leur état mental. Une femme hiératique semblait traverser le temps sans émotion, assise sur un fauteuil. Il s'avéra plus tard qu'elle observait tout et pouvait devenir très volubile. Une anorexique était installée dans un couloir, seule devant une petite table avec des mets auxquels elle n'avait pas touché. Une jeune fille pleurait encore d'avoir été agressée sexuellement par son beau-père. Une autre avait voulu se noyer dans une source qui lui arrivait aux genoux et les voyageurs d'un train qui passait par

là avaient averti la police qui l'avait accompagnée ici. La très jolie femme d'un journaliste était dans un épisode maniaque. Une femme d'un certain âge arpentaient les couloirs en tricotant une écharpe qui n'en finissait pas. Elle tricotait ainsi sa vie patiemment, maille par maille et tout à coup elle en avait marre et lançait des invectives contre toutes celles qu'elle croisait.

Il n'y avait que des femmes ici, à part le médecin qui passait deux fois par jour. Il était petit, maigre et faisait de timides sourires. Son insignifiance le rendait dangereux car il se vengeait avec la panoplie des médicaments à sa disposition, les électrochocs et autres instruments de torture. On était dans les années 60, plus exactement à la fin septembre 1967. Le soleil brillait encore dehors et se reflétait dans les vitres. Le petit chat noir jouait avec les reflets, essayant de les attraper dans ses pattes. Anne n'attrapait qu'un gros cafard.

Après quelques jours d'hébergement, elle s'était rendu compte qu'elle n'était pas dans une église, mais dans une prison. On ne la laissait pas sortir. D'ailleurs l'aurait-elle pu ? Elle était assommée de médicaments. Plus précisément c'était une clinique psychiatrique. Très vite elle avait détecté des choses bizarres. Par exemple à la porte des toilettes communes pour les patients pendait un carton sur lequel était écrit d'un côté *ouvert* et de l'autre *fermé*. La première fois avant d'entrer dans les toilettes, Anne l'avait tourné consciencieusement du côté *fermé* pour signaler sa présence. Mais elle était folle de croire que quiconque y ferait attention. Cela ou rien c'était pareil.

Pour les repas, il y avait une première et une deuxième classe. Les parents d'Anne avaient eu la grande bonté de la mettre en première classe, donc elle mangeait un peu mieux que d'autres tout en mangeant très peu, ce qui faisait le bonheur de certaines deuxièmes classes qui

attendaient de se jeter sur les restes... Les tables se faisaient face.

Au bout d'une semaine environ, on donna à Anne trois feuilles de papier pour écrire sa biographie. Dans le brouillard dispensé dans son cerveau par les médicaments, elle essaya de rassembler quelques idées et se dit qu'elle leur en ferait *voir de toutes les couleurs*. Elle parla de *rire jaune*, de *peur bleue*, d'*avoir vu rouge*. Le médecin lui demanda plus tard si les couleurs dans sa biographie avaient une signification particulière pour elle. Elle avait simplement écrit ça pour jouer. Les semaines passaient et son cerveau était toujours aussi embué.

Le médecin décida alors qu'elle aurait un traitement de faveur : une cure de Sakel, ça quelle cure ! Elle suppliait de ne pas lui faire de piqûre, mais chaque jour elle avait droit à ce protocole. La piqûre, la sensation de se sentir très mal, de transpirer, la confiture et le bain ou le bain et la confiture, pouah. Mais il paraît qu'elle faisait de la résistance à la cure. Elle n'entraît pas dans le coma avec des doses d'insuline de plus en plus importantes. Elle était donc de constitution si robuste ?

Dans sa souffrance, une lueur enfin apparut. Elle aurait une permission pour passer Noël à la maison. Ce n'était pas le plaisir de voir ses parents qui illuminait son avenir, mais elle avait un projet... Le 25 décembre arriva enfin. À la maison, elle fila aussitôt à la salle de bain. Ensuite elle exprima le désir d'aller se promener seule. Son père l'en empêcha. Ils en vinrent aux mains et son père l'écrasa au sol où il la maintint jusqu'à ce qu'elle semblât calmée. Quand l'attention de son père se relâcha, elle s'engouffra dans les toilettes où elle s'enferma et se trancha les veines du poignet gauche avec la lame de rasoir qu'elle avait dérobée à la salle de bain. Elle se coucha par terre en attendant...

Les pompiers arrivèrent, mais n'osaient pas enfoncer la porte des toilettes de peur qu'Anne ne se trouvât juste derrière. Finalement ils ouvrirent. Anne n'avait même pas perdu connaissance. Elle



fut transportée à l'hôpital où l'assistant de garde demanda pourquoi elle avait fait ça. Elle répondit que c'était pour lui éviter de s'ennuyer.

Elle fut rapatriée à la clinique psychiatrique où à nouveau un médecin lui demanda pourquoi elle avait fait ça. Elle répondit cette fois qu'elle ne supportait pas la cure de Sakel. On considéra que la cure d'insuline avait fait son effet et par la tentative de suicide dénoué la situation. Ce traitement barbare fut arrêté et remplacé par des médicaments qu'Anne maintenant plus avisée faisait semblant de prendre. Son état s'améliora de l'avis de tous.

On la fit déménager dans une chambre seule et à cette occasion, on

découvrit dans sa table de nuit tous les comprimés qu'elle n'avait pas pris et qu'elle avait mis de côté pour se suicider si elle se trouvait à nouveau confrontée à l'insupportable.

Elle sortit de la clinique au printemps. En partant, elle fit une caresse au petit chat noir qui avait été son seul compagnon de détresse. Mai 68 s'annonçait. Mais elle n'avait plus aucune croyance. Que pouvait signifier mai 68 après ce qu'elle avait vécu ?

Vincent Mille (Paris)

## Sacré fétiche ?

Une chose, n'importe laquelle, vaut d'abord pour ce qu'elle est. Et puis, mais ce n'est pas très clair, elle s'amuse à valoir pour autre chose ou bouche un trou dans la pensée, marque une limite. Et celui dont l'esprit n'est pas bien cadastré n'est que la moitié d'un homme, un errant, un enfant lubrique et capricieux. Manque aux Noirs de Guinée, si l'on en croit ceux qui les décrivent pour la première fois, venant du Portugal, la pensée même qu'un objet puisse figurer le dieu comme l'indice de sa présence. Ces primitifs sont porteurs de tout un bric-à-brac dont la valeur, dans l'échange ou le commerce, n'est assignable à rien. Il en est question dans les récits de ceux qui voyagèrent en Guinée portugaise sous le masque d'un vocable chargé d'histoire : *fetiço*.

En somme, ces peuples d'Afrique, n'ayant pas de religion repérable, ne lèvent pas les yeux vers le Créateur. Ils ont des fétiches, composés de matière – de l'or peut-être, mais douteux – et chargés de pouvoirs magiques. Ils s'adonnent à la sorcellerie que la vraie religion réprouve, parce que Dieu, l'âme et la foi ne s'y trouvent pas. Un crime, enfin, que le Code théodosien

désigne, en 438, par les termes de *veneficium* et de *maleficium*. Et le Code municipal de Teruel (1176), en Aragon, traite des femmes *erbolaria vel facticiosa*. On suppose usant d'herbes dont les pouvoirs magiques peuvent éveiller l'amour ou donner la mort. Au Moyen Age, en français, *la faiture* est un sortilège. Aux yeux de l'Européen, qu'est-ce qui distingue le détestable gri-gri caressé par le « Nègre » d'un authentique fragment de la vraie Croix? Bout de bois pour bout de bois, sans la foi, c'est un négligeable débris comme l'Eucharistie pour le calviniste qui n'y voit pas davantage le corps ni le sang du Christ.

Il n'en est pas moins vrai que la chose est. L'indigène la nourrit, la nourrit, la respecte et la porte sur lui. Et bien que la chose lui soit précieuse, il l'échange volontiers contre des bagatelles, mais « ils ne la commercent pas à très bon prix ». Pour un peu, on irait s'apitoyer sur l'enfant des tropiques, lequel n'est pas comme nous bien pourvu de solides principes. Mains voyageurs ont pu constater, non sans commisération, qu'ils n'ont pas de religion, mais « des objets de pacotille, auxquels ils vouent une forme de culte, persuadés que cela les protège du danger. (...) Et cette chose, ils la nomment fétiche.

Le mot ne signifie pas seulement la chose adorée, mais parfois une malédiction, un charme ou un enchantement ». Ne sachant pas qu'un Dieu les a créés, ils produisent à leur gré celui qui les arrange: « Certains ont une queue de lion, d'autres une plume d'oiseau ou encore un galet, un morceau de chiffon, une patte de chien – en d'autres termes tout ce qui leur plaît. » L'Européen, lui, s'adosse à sa pensée, raisonne. N'a-t-il pas saisi que le particulier doit se soumettre au général, que l'effet s'enracine à coup sûr dans la cause qui le motive? Quand on est civilisé, on sait qu'il y a règles qui chevillent le réel et que notre esprit se plie selon les mêmes jointures.

Mais le natif de Guinée, ce grand impulsif, ignore la stabilité de la pensée abstraite. Et chaque matin luit devant ses yeux ronds comme un sou neuf. Chaque jour cède au suivant comme le fétiche qu'on ramasse « pour faire réussir son dessein » quand on a le souci « d'entreprendre quelque chose d'important ». La raison trop débile ne sait pas marcher, elle rampe encore, le nez dans la poussière dont on extrait la matière de la divinité. C'est à peu près de cette façon que le Blanc l'imagine, qui déclare fétiche à peu près tout ce qui tombe sous la main. Pas évident de faire des affaires avec ces gens-là, à moins de prêter serment sur le fétiche qui le garantira. A noter, parmi d'autres anecdotes, que certains, pour promettre, « s'essuient le visage sur la semelle de votre pied ». Notre mercanti, pour autant, n'est guère plus avancé. Ce hochet de rencontre, élu par la fantaisie, le caprice, l'imagination, est un piètre étalon de la valeur dont il serait à souhaiter qu'elle ne varie pas. Mais l'or même, atteint par un maléfice, en vient à semer le doute. Ils s'entendent à confectionner leur amulette avec ce métal falsifié, mélangé avec du cuivre ou de l'argent. Rien n'est donc sacré pour le « Nègre »,

inconstante créature tenant à son désir comme la marionnette à son fil. Rien n'est moins sacré que ces femmes prétendument « lubriques », rehaussées de couleurs et de bijoux, qui « raffolent de ce qu'elles appellent fétichiser, paraded pour attirer l'attention des hommes ». Ce que l'être humain va devenir, machiné par ce discours, un « mythe », rapporté un 1703 par un ex-négociant de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, le dit sans le dire, comme font les lapsus. « Ils croient », écrit-il (entendons: il prétend qu'ils se l'imaginent), « que Dieu a créé au commencement aussi bien les hommes noirs que les Blancs ». Mais qu'il leur a permis de choisir entre deux dons: « Ou de posséder de l'or, ou de savoir lire et écrire. »

Le Noir, on ne sait pourquoi, pencha du côté de la matière. Si le Blanc sachant compter avait désormais la haute main sur le numéraire, la fable ne le dit pas expressément. Elle ajoute cependant, au grand dam des Africains, que « Dieu fut irrité de cette convoitise qu'ils avaient pour l'or ». Apocryphe ou non, cet étonnant récit glisse en tout cas la pièce à conviction dans la poche du voisin, lequel pourra difficilement se disculper, *puisqu'il l'avait sur lui*.

En vertu de la loi des effets et des causes, le châtement des Noirs fut d'être pris réellement pour ce qu'ils possédaient bel et bien. Dieu résolu, conclut le conte, « que les Blancs domineraient éternellement sur eux, et qu'ils feraient obliger de leur servir d'esclaves ». Et c'est ce qui arriva.

Gérard Weil (Nanterre)

D'après *Le Fétiche*, généalogie d'un problème, William Pietz, éditions Kargo & L'Eclat.

## L'odio per Maddalena

Approfitto di quest'invito a parlare della violenza degli uomini sulle donne per commentare un film che mi ha colpito. Un film sulla violenza del nostro tempo in cui prende posto, sottilmente, anche quella che talvolta gli uomini esercitano sulle donne. Si tratta di "Mary", l'ultimo film di Abel Ferrara, che riflette sul nostro smarrimento e sul bisogno di religione, vale a dire l'illusione umana di dare senso alla vita.

La vicenda si svolge parallelamente a New York e a Gerusalemme, quasi sempre al buio, con sottofondo di rumori inquietanti, quelli quotidiani delle nostre città tutte più o meno in guerra, ai quali siamo assuefatti ma che, quando sono al posto della consueta colonna sonora, producono un'angosciosa sensazione di allarme perenne. Così lo spettatore è sempre in attesa della catastrofe, che avviene, e di continuo, mentre uomini e donne si agitano impotenti.

Mary è un'attrice che interpreta Maria di Magdala, detta Maddalena, che, dopo aver girato a Gerusalemme un film sulla vita di Gesù: "Questo è il mio sangue", film spettacolare e dissacratore, si rifiuta di tornare a N.Y. errando, al limite del delirio, nella Città Santa. Ha interpretato Maddalena, la discepola di Cristo, né l'amante, né la prostituta, come vuole la sua leggenda, ma discepola prediletta, benché donna, e autrice di un suo proprio Vangelo. Così la ha voluta il regista del film nel film, ma, dopo aver finito di girare, lei non ha potuto più abbandonare la parte, ha continuato ad abitare il personaggio, e, ormai credente, ha trovato il senso. La religione, che ha sempre assicurato un senso al vivere, è diventata l'ultimo rifugio in un mondo violento, a Gerusalemme come a New York: è il messaggio del film.

Queste poche suggestioni – il film meriterebbe altri commenti – mi servono a dire che la questione della violenza degli uomini sulle donne non può essere considerata fuori dallo scenario della

nostra modernità in cui la violenza si esercita dappertutto, in cui tutti i patti sono violati, i diritti più elementari calpestati, in cui la morte stessa, oserei dire, perde il suo valore di limite. Un mondo in cui c'è così tanto orrore da privarci dell'orrore o meglio dall'indignazione che dovrebbe provocare. E quest'assenza di orrore è dovuta in gran parte al fatto che la violenza nel mondo l'apprendiamo attraverso i media che riducono tutto alla finzione e al virtuale. Allora, se non possiamo più distinguere tra reale, immaginario e il simbolico che li annoda, non basta più mostrare l'orrore per farci inorridire e trasalire.

Certo, possiamo mostrarlo costruendogli intorno un discorso, come ha fatto Abel Ferrara. Allora siamo costretti a specchiarci nella derelizione di coloro che sono ripresi dalla telecamera. Come nella sequenza mandata in onda nel corso di un telegiornale che il film ci propone di nuovo, una delle più terribili che abbia mai visto, in cui nel paese in guerra un bambino, accucciato accanto al padre, anche lui terrorizzato, attende di essere fucilato. E così accade un secondo, interminabile, dopo, e noi spettatori subiamo questa morte in diretta così insopportabile. Tanto più che il padre manca il gesto che ci aspetteremmo, di proteggere col suo corpo il figlio che, - lo si vede dalla sua postura, così incollato a lui eppure immobilizzato dal - terrore - si attende dal padre la salvezza.

A questa scena di barbarie che ci mostra un padre che il terrore degrada fino all'abiura per non saper fare il gesto, forse inutile ma simbolico, di proteggere il figlio, si contrappone quella del figlio del Padre, del Maestro che Maddalena insegue per le vie di Gerusalemme e sul Golgota (e sono i soli momenti in cui il film è girato di giorno).

Ecco, io penso che non possiamo parlare di violenza, neanche di quella degli uomini sulle donne, senza considerare questo scenario di un mondo senza regole in cui anche la dialettica e/o la conflittualità tra

gli uomini e le donne perdono le loro connotazioni abituali.

Come separare questo scenario crudo che il film ci obbliga a guardare, dalla tradizionale e nota conflittualità fra i sessi? Si può ridurre la prevaricazione degli uomini sulle donne, questione sempre attuale, ad una questione di buona coscienza o di autocoscienza maschile? .Ferma restando la responsabilità di ogni singolo uomo di fare i conti con l'alterità che ciascuna donna rappresenta, con il timore che essa ispira e con la tentazione di annullarla o di metterla a tacere ( ma si resta al buio e al freddo quando la femminilità è scartata, non è vero?)

Voglio dire insomma che la violenza che oggi subiscono le donne non è più la violenza patriarcale contro cui è insorto il

femminismo, non si inserisce all'interno di un patto sociale che penalizza le donne ma ha comunque delle regole. E' invece una violenza fuori regola, che colpisce a caso i più deboli e fra i più deboli le donne. E le donne, ci dice Abel Ferrara, più degli uomini, hanno la capacità di volerne uscire, di rimettersi in marcia....nelle strade di Gerusalemme, ad esempio, alla ricerca di un maestro, di un uomo di cui fidarsi, cioè a cui rivolgere il proprio amore e consegnare la propria anima. Sogno d'isterica, forse? Apriamo una discussione? In ogni caso io lo propongo.

Marisa Fiumanò (Milano)

**DERNIER APPEL A COMMUNICATIONS - BUDAPEST, MAI 2006**

**LE JEUDI 25 ET LE VENDREDI 26 MAI 2006 (PONT DE L'ASCENSION) AURONT LIEU A L'INSTITUT FRANÇAIS (FRANCIA INTEZET) DE BUDAPEST, LES IIIEMES JOURNEES FRANCO-HONGROISES DE PSYCHIATRIE ET DE PSYCHANALYSE. NOUS INVITONS NOS COLLEGUES ET AMIS DESIREUX DE PRESENTER LEURS TRAVAUX A NOUS EN FAIRE PART AVANT LE 31 JANVIER 2006.**

**MERCI DE VOTRE COMPREHENSION !**

**RENSEIGNEMENTS : DR JEAN-YVES FEBEREY (NICE) 04 94 33 18 33 (HB)**

**OU [PIOTR-TCHAADAEV@WANADOO.FR](mailto:PIOTR-TCHAADAEV@WANADOO.FR)**



## La page 13

Grâce à la fidélité des « auteurs maison » et à de nouveaux arrivants – qu’ils soient tous remerciés ! -, le *Volantino Europeo* n°11 s’est construit en douceur, jusqu’à la veille du bouclage. Et là, horreur ! il restait une page blanche, entre la dernière annonce pour Budapest et le sommaire suivi de l’ours, la page treize... Notre bulletin n’ayant pas pour vocation première de cultiver la superstition (qui répond en hongrois au doux nom de *babona*), il n’était pas question de la supprimer purement et simplement, comme – dit-on – le font les hôtels italiens de la chambre du même numéro. Les puristes iraient même jusqu’à y supprimer la chambre 69, pour ne pas incommoder les prêtres voyageurs et autres religieuses en goguette, le péché se glissant, telles les blattes, dans les plus menus interstices. Il fallait donc remplir la page treize d’un écrit, pour ne pas céder à la facilité d’une nouvelle illustration « bouche-treize ». On me pardonnera ce néologisme, formé sur bouche-trou, dont mes scrupules rédactionnels m’ont incité à vérifier l’orthographe : trait d’union ou pas ? *Le Robert* nous dit oui, et précise évidemment l’origine du mot : « 1765 en peinture ; 1688 ‘dernier enfant d’une femme’ ». Les dernier(e)s-né(é)s apprécieront, compte tenu aussi de l’usage familial actuel : « personne, objet n’ayant pas d’autre utilité que de combler une place vide. *Cet acteur n’est qu’un bouche-trou. Des bouche-trous* ».

*Le Robert* se visite comme un musée : une fois devant la toile que vous cherchez, vous ne pouvez manquer de jeter un coup d’œil aux voisines, et les trouvailles s’accumulent, jusqu’au vertige parfois. Le verbe boucher vient de bouchon, qui était d’abord « une touffe de feuillage pour boucher » (on ne précise pas quoi), de l’ancien français *bousche*, dont même *Le Robert historique* ne précise pas si ce mot est en parenté avec *the bush* (anglais) ou *der Busch* (allemand), qui signifient tous

deux buisson. Nous le tiendrons pour hautement probable, et clôturerons ce petit divertissement avec le bouchoteur, apparu en 1868 et aujourd’hui vieilli, « celui qui s’occupe de la reproduction des moules ». Le mot vient de bouchot, « parc pour les poissons » en 1681, qui remonte au latin médiéval *buccaudum*, clairement issu de *bucca*, la bouche. Si vous décidez, exaspérés de tant de minutie étymologisante, d’aller boucher la bouche à votre boucher, il y aurait même un troisième larron dans l’affaire, sa sainteté le bouc, puisque le boucher était à l’origine chargé de tuer les boucs (fin du XII<sup>ème</sup> siècle, *bochier*).

Ce petit écrit bouche-trou pourrait être interprété comme une forme de résistance (à l’analyse, au hasard...), puisque destiné ensemble à conjurer un mauvais sort et à combler un vide éditorial. Il devient dès lors hautement suspect de faire écran ou de boucher une perspective, de détourner l’attention d’une question autrement plus importante (laquelle ?). Dans ce monde auquel personne ne comprend plus rien – ce n’est pas nouveau me dira-t-on - nous citerons Michel Butel, « inventeur » en 1984 de *L’Autre Journal* : « L’époque [1984] était triste, moins qu’aujourd’hui. Le monde était féroce, moins qu’aujourd’hui. L’argent était cruel, moins qu’aujourd’hui. La gauche était de droite, moins qu’aujourd’hui. Les islamistes semaient la terreur, moins qu’aujourd’hui. Le sida assassinait, moins qu’aujourd’hui » (*Le Monde*, 13 janvier 2006, *Rendez-vous manqué*, sur la rencontre entre Marguerite Duras et François Mitterrand). Y a-t-il quelqu’un pour le contredire ?

Jean-Yves Feberey (Nice)

### Chronique musicale

Deux livres remarquables : *La Hache et le Violon* d’Alain Fleischer (Le Seuil, 2004), *Klezmer* de Joann Sfar (Gallimard, 2005) et un très beau CD : *Senki nem ért semmit* (Personne ne comprend rien), dernier album de Csik Zenekar (Fono Budapest, 2005).



## Sommaire

|   |                    |
|---|--------------------|
| <i>Hommage à Véronique Dutriez-Federmann.....</i> | <i>page 1</i>      |
| <i>Anne Rupture.....</i>                          | <i>page 2</i>      |
| <i>La Montre.....</i>                             | <i>pages 3-5</i>   |
| <i>La haine de Madeleine.....</i>                 | <i>pages 5-6</i>   |
| <i>Merci aux trublions de banlieue.....</i>       | <i>page 7</i>      |
| <i>Ça kel Noël.....</i>                           | <i>pages 7-9</i>   |
| <i>Sacré fétiche ?.....</i>                       | <i>pages 9-10</i>  |
| <i>L'odio per Maddalena.....</i>                  | <i>pages 11-12</i> |
| <i>Annonce Budapest.....</i>                      | <i>page 12</i>     |
| <i>La page 13.....</i>                            | <i>page 13</i>     |
| <i>Chronique musicale.....</i>                    | <i>page 13</i>     |
| <i>Sommaire et ours.....</i>                      | <i>page 14</i>     |

« *Entre deux "disputants", le tiers jouit* »



Vu et photographié à Isolabona, Italie. Signé Leiber, non daté.

### « **Il Volantino Europeo** »

Bulletin internautique trimestriel de l'Association *Piotr-Tchaadaev*, 9, rue du Parc-de-Clagny,  
78000 Versailles. Président : Alexandre Nepomiachty

N° FMC Piotr-Tchaadaev  
11 78 0511778

Toute correspondance ou article est à adresser à J.Y. Feberey, Secrétaire de Rédaction provisoire,  
9, rue Bonaparte 06300 Nice, ou à

[jean-yves.feberey@wanadoo.fr](mailto:jean-yves.feberey@wanadoo.fr)

ou encore à

[piotr-tchaadaev@wanadoo.fr](mailto:piotr-tchaadaev@wanadoo.fr)

**Prochaine sortie du *Volantino Europeo* prévue le 15 avril 2006 :  
à vos plumes et à vos claviers !**